L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 11 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 11 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Les ambitions du Japon.

Quand les Japonais ont déclaré la guerre à la Chine et envahi la presqu'île de Corée, ils ont déclaré à qui voulait les entendre, qu'ils n'étaient animés d'aucune ambition territoriale. Ils n'avaient d'autre but, disaient-ils, que d'affranchir cette presqu'île de l'espèce de servitude où la tenait l'Empire du milieu, et de la faire profiter, comme eux mêmes, des bienfaits de la civilisation moderne.

Rien de plus plausible que cette explication. Ils faisaient leurs principales affaires avec la Corée et il leur plaisait que cette nation cessât de croupir dans la barbarie comme la Chine. Rien de plus noble qu'une pareille entreprise. Il fallait être un ennemi de l'humanité pour ne pas lui souhaiter le plus complet succès.

Eh bien, l'œuvre est accomplie à l'heure qu'il est. La Corée est affranchie ; elle vient de proclamer solennellement son indépendance ; la Chine, battue de toutes les façons, sur les champs de bataille comme dans les conseils de la diplomatie, renonce complètement à la suzeraineté sur cette presqu'île. Les hostilités n'ont donc plus de raison d'être, et il doit être extrêmement facile de conclure la paix. Le Japon ne vient-il pas de remporter la plus glorieuse de toutes les victoires, celle de la civilisation sur la barbarie ?

Voilà assurément qui est pour le mieux. Mais la situation n'est bien compliquée depuis. Les Japonais ont reçu des succès foudroyants ; ils ont battu les Chinois partout où ils les ont rencontrés; ils ont dispersé toutes les armées, détruit toutes les flottes qu'on leur opposait. De deux côtés à la fois, ils ont envahi le territoire de l'Empire ; ils sont à peu près maîtres de la Mantchourie et en pleine marche triomphale sur la capitale de la Chine.

Ils n'étaient pas ambitieux au début ; ils le sont devenus depuis et, franchement, ils en ont un peu le droit. Leurs succès prodigieux sont bien faits pour exalter leurs esprits. D'ailleurs, ils ont, sans peut-être en avoir eu toute la conscience, rendu un immense service au monde civilisé ; ils ont prouvé que ce bloc colossal de la Chine que personne n'avait osé entamer jusque-là, n'avait aucune consistance et n'offrait aucune résistance, et qu'il suffit d'un peu de bonne volonté pour en venir à bout. On leur en doit bien un peu de reconnaissance. Reste à savoir si la Russie leur permettra de s'installer dans leur voisinage, à deux pas de Vladivostock et dans la presqu'île de Leao-Tang, devenue fameuse par la prise de Port Arthur.

Mais est-il bien sûr que toute cette civilisation japonaise, improvisée comme elle l'est, ne ressemble pas un peu trop à ce badigeon à l'eau, dont nous recouvrons nos murs et qui ne résiste pas à la première pluie qui vient le détremper ? N'y a-t-il pas danger à laisser s'installer solidement sur le sol asiatique ces insulaires à peine dégrossis ? N'ont-ils pas commis, ici ou là, certaines atrocités qui donnent beaucoup à réfléchir ?

Cette guerre de l'Extrême-Orient nous fait l'effet d'une boîte de Pandore d'où peuvent s'échapper bien des conflits, bien des troubles, bien des dangers. Aussi les autres nations commettent-elles une faute énorme, en n'intervenant pas immédiatement, en ne forçant pas les belligérants à mettre sur le champ bas les armes. Il leur en pourra coûter cher.

Un dénouement prochain.

On prévoit depuis quelques jours une fin prochaine à la crise financière qui règne à Terre-Neuve. Le directeur de la première banque de l'endroit vient d'être arrêté et a comparu devant un jury. Il est permis aux banques de St-Georges de suspendre à leur gré leurs paiements pendant quelques jours, mais quelques jours seulement.

Leur dernière suspension s'est, paraît-il, prolongée au-delà du délai autorisé par la loi, et c'est ce qui a motivé les mesures dont elles sont aujourd'hui l'objet de la part du gouvernement.

Il leur serait facile de se faire avancer des fonds par la métropole si celle-ci avait en elles la moindre confiance. Le gouvernement de la reine se refuse à rien faire à moins que le Parlement local n'observe le pacte franco-anglais relatif au "French Shore."

La Convention des Producteurs de Coton.

La Convention des planteurs cotonniers qui vient de se réunir à Jackson et dans laquelle sept Etats étaient dignement représentés, offre, cette année, plus d'intérêt qu'à l'ordinaire, non seulement à cause de la crise grave que traverse cette industrie, jadis si florissante, mais aussi et surtout à cause des excellentes idées qui y ont été développées et des remèdes que l'on a suggérés pour mettre un terme à la détresse actuelle ou, tout au moins, pour l'alléger considérablement.

Toutes ces suggestions peuvent se réduire à trois que voici :

1. Diminuer la production du textile.

2. Varier les cultures sur les habitations.

3. Multiplier les petites filatures dans tous les Etats cotonniers.

Cette dernière idée est, sans contredit, la plus féconde en bienfaisantes conséquences.

Personne n'ignore que la production de toute matière première, susceptible d'être transformée par la manufacture, donne trois et quatre fois moins de profit que la fabrication. Les fermiers, en se cotisant pour établir dans les environs de leurs plantations, de petites filatures dont la construction et la mise en œuvre n'exigeraient pas de gros capitaux, pourraient ainsi tripler, quadrupler leurs bénéfices ; ils ne se trouveraient plus à la merci des gros capitalistes et des gros industriels qui font à leur gré la hausse et la baisse des produits sur le marché.

L'idée n'est ni nouvelle, ni difficile à mettre en application ; il s'agit simplement de détacher le cultivateur du sol des habitudes routinières qui lui sont chères et qui semblent être inhérentes à l'industrie agricole.

Nous connaissons une foule de bons esprits et d'hommes compétents qui, sous ce rapport, sont de l'avis du gouverneur Stone qui, présidait la Convention et a suggéré l'idée de la multiplication des petites filatures.

Il a été aussi grandement question de réduire la production du coton et surtout de diversifier les cultures.

Au fond, ces trois moyens sont excellents ; ils ne peuvent se nuire mutuellement. On pourrait les appliquer simultanément ; il est plus que probable que si nos planteurs cotonniers se mettaient énergiquement à l'œuvre, tout à la fois, établissant des filatures, diversifiant leurs cultures et réduisant leur production, ils sortiraient bien vite de la crise dont ils souffrent, et recouvreraient leur ancienne prospérité.

Le gouverneur Foster à Washington.

Nous apprenons une excellente nouvelle, le départ du gouverneur Foster pour Washington. Il a dû prendre le chemin de fer, hier soir. Il va défendre devant le Congrès la cause de la prime de l'année 1894. C'est là une démarche dont on ne peut que louer et remercier M. Foster. Nul n'a plus d'autorité que lui pour plaider la cause de nos planteurs, qui n'ont travaillé toute l'année qui vient de finir, qu'en vue de cette prime qui devait leur revenir en vertu de la loi, pour l'obtention de laquelle ils avaient pris des licences, conformément à la loi McKinley, encore existante et d'accord avec l'administration de Washington.

Des préparatifs ont été faits au Congrès par nos représentants et sénateurs, pour permettre au premier magistrat de notre Etat de s'aboucher avec le comité des allocations.

M. Foster est incontestablement l'homme le plus autorisé qu'il y ait aux Etats-Unis pour traiter cette question, pour exposer les réclamations de nos producteurs non seulement parce qu'en qualité de planteur, il n'ignore aucun secret, aucune des difficultés du métier, mais aussi et surtout parce qu'il représente directement les intérêts de près de six cent mille travailleurs.

Si le Congrès reste insensible à cette demande, il faut désespérer de tout.

VITESSE FUTURE DES NAVIRES.

On fait en ce moment de bien curieuses expériences en vue d'augmenter la vitesse déjà considérable des navires. L'avenir est à ceux, paraît-il, qui glisseront ou qui rouleront sur les vagues, au lieu de fendre l'eau comme cela se fait depuis les temps les plus reculés.

Un ingénieur, qui signe du nom de *Quirk* dans l'*American Machinist*, propose d'appliquer aux navires le système de la machine volante, ou aéroplane, de M. Maxim : c'est le système du ricochet sur le fluide. L'auteur suppose un navire à large fond plat, muni d'une machine motrice très puissante qui le soulèverait et le ferait glisser, comme une pierre plate lancée d'une main sûre, à la surface de l'eau.

Un autre inventeur américain a proposé d'injecter de l'air comprimé entre les flancs du navire et l'eau, de façon à annihiler le frottement. C'est une idée analogue, dans son genre, à celle du chemin de fer glissant sur l'eau, système Girard, qu'on a vu fonctionner à l'Exposition de 1889.

Mais on s'occupe aussi, et depuis bien longtemps, de cette question en France. Un inventeur bien connu, M. Bazin, a, en effet, proposé, dès 1875, d'adapter aux navires, dans leur axe longitudinal, des roulettes et de les faire rouler *sur* l'eau et non *dans* l'eau.

Voici le résumé de cette invention qui paraîtra au premier abord extraordinaire et chimérique, et qui pourtant va recevoir prochainement son application.

Le navire de M. Bazin se compose d'une plateforme, traversée dans son axe longitudinal, par d'immenses roulettes, qui le maintiendront sur la mer et qui seront actionnées par une puissante force motrice. M. Bazin a déjà fait construire en petit, un de ses navires, d'une longueur de cinq mètres environ, avec lequel il fait actuellement des expériences aux environs de Paris.

Ces expériences auraient donné des résultats tellement surprenants que M. Bazin songerait à la construction d'un bateau de 25 mètres de longueur sur 11 mètres 80 de largeur, dont les roulettes auront un diamètre de 8 mètres et qu'il se propose de faire évoluer sur la Manche. Il aurait l'intention, dit-on, de faire construire ensuite un grand transatlantique de 130 mètre de longueur.

L'inventeur espère obtenir une vitesse de trente lieues marines, soit environ 50 kilomètres par heure, et croit que le transport de ces navires à roulettes offrira une plus grande sécurité que les navires que nous possédons actuellement.

On affirme d'ailleurs que l'idée, tout au moins dans son principe, n'est pas neuve : un professeur du lycée de Clermont, que protégeait M. Emile de Girardin, avait déjà exposé un plan de navire à roulettes dans les bureaux du journal la *Presse*, en 1851.

Seulement, son petit bateau, à lui, n'avait jamais été sur l'eau. Espérons que celui de M. Bazin n'ira pas au fond

LA PARESSE DÉFINIE.

L'*Intermédiaire*, qui a naguère obtenu de ses collaborateurs de nombreux et pittoresques synonymes des mots *mourir* et *boire*, vient de leur adresser une question analogue relativement à un autre... état d'âme (*sic*).

Il leur a demandé les diverses expressions employées, dans tous les milieux, pour signifier *paresse* et caractériser "le doux plaisir de ne rien faire".

Les réponses sont arrivées aussitôt en abondance et voici quelques-unes de ces locutions : "avoir un poil dans la main, — avoir les côtes en long, — avoir mal aux reins, — battre sa flamme, — faire le lézard, — faire du lard,—lorgner, — baloncher,— lantiponner,—avoir mal au pouce,—se cristalliser,—se la couler douce, —ne pas se la fouler,—bender à la besogne,—être paresseux comme un loir ou comme une couleuvre,—être engourdi, engoard, lendore, lenternier, momie, gnangnan, etc.,—sans oublier l'injurieuse apostrophe adressée au "fégnant" invétéré : "Eh ! va donc, sénateur !"

Nous passons sous silence une trentaine d'autres expressions totalement dépourvues d'élégance et même passablement naturalistes, dont la réunion est propre à donner une fière idée de la richesse de notre bon langage.

MME DE SÉVIGNÉ.

Mme de Sévigné est la patronne charmante des chroniqueurs de journaux.

Cela pourrait se prouver sans trop solliciter les faits. Du jour où elle commença à écrire, elle sut qu'on se montrait ses lettres, qu'on les copiait, qu'on les collectionnait ; bref, qu'elle avait un public. Public composé, non point de cent mille lecteurs quotidiens, mais de cinquante ou de cent personnes riches, nobles, distinguées, cultivées, oisives. Qu'importe ? Plus ou moins sciemment, elle écrivit pour ce public de choix : d'où, peu à peu, un rien de marque professionnelle. Elle devenait une "épistolière", c'est-à-dire une chroniqueuse. Elle faisait la chronique de la cour, la chronique la ville, la chronique de la littérature et du théâtre, la chronique de la province, la chronique de la campagne, la chronique des villes d'eaux, la chronique de la guerre, la chronique des crimes célèbres, la chronique de la mode, la chronique familière et de confidences personnelles — toutes les chroniques qu'on fait encore. On citait la *Lettre du cheval*, la *Lettre de la prairie*, la *Lettre de la mort de Turenne*, la *Lettre de la mort de Vatel*... Et l'on se demandait : "Avez-vous lu la dernière lettre de Mme de Sévigné ? comme, sous l'empire : "Avez-vous lu la dernière chronique de Villemot, de Weiss ou de Rochefort ?

Elle était "naturelle", c'est entendu. Autrement dit, elle avait naturellement le style échauffé, fringant, excessif, de trop de mouvement, de trop de gestes, de trop de bruit, par lequel se définit justement "le brillant chroniqueur". Je vous confesserai que, souvent, cet entrain m'assourdit et me bouscule ; j'ai envie de demander grâce. Mais on ne saurait nier qu'elle eut l'imagination puissante et drôle. Et puis, celle-là savait sa langue.

Pour le fond, elle avait un bon cœur, du bon sens et un esprit, je ne dirai pas moyen, mais en exacte harmonie avec son milieu et sans presque rien qui le dépasse. Je la crois moins intelligente que l'équivoque Maintenon et que la fine et ironique La Fayette.

Elle élève sa fille déplorablement, la dresse à s'adorer elle-même, la nourrit des plus sottes idées de grandeur.

Son jugement n'est jamais indépendant ni inventif. Il va sans dire qu'elle glorifie la révocation de l'édit de Nantes. Elle n'a, sur les "penderies" de Bretagne qu'un mot de pitié rapide et quelques réflexions prudentes. C'est bien d'avoir été fidèle à Fouquet ; mais pas un moment cette chrétienne ne paraît se figurer dans sa réalité le cas moral de cet homme de finances. Elle suit en tout les goûts et les opinions des gens de son monde, ou de sa coterie, ou de son âge. Comme eux, elle en reste à La Calprenède ; elle est pour Corneille contre Racine. Elle ne voit rien au-dessus de Nicole. Elle va "en Bourdaloue" parce qu'elle le goûte, mais aussi parce qu'on y va. Elle ne juge jamais le roi, même un peu, etc.

Mais elle exprime des idées et des sentiments communs avec une vivacité et une fougue tout à fait surprenantes. On pressent une énergie de tempérament qui n'a pu se dépenser ailleurs. Et c'est par là que la vie de Mme de Sévigné est curieuse,—plus peut-être que par ses écrits.

Cette blonde rejouie, expansive, drue, d'un sang passionné (on se rappelle la sombre ardeur de son aïeule Chantal, enjambant le corps d'un fils pour entrer au cloître), cette femme trop bien portante, veuve à vingt-six ans et qui demeura évidemment honnête, est pour exutoires ses lettres—et Mme de Grignan.

Deux particularités frappent que son amour maternel devint vraiment l'occupation de toute sa vie : elle n'était pas aimée de sa fille,—et elle ne la voyait presque jamais. Et ainsi, d'une part, la peur de lui déplaire et la nécessité continuelle de la conquérir tenaient son amour en haleine ; et, d'autre part, les deux cents lieues qui la séparaient de cette sèche personne lui permettaient de l'embellir plus aisément, d'adorer l'image qu'elle s'en formait et de ne pas se brouiller avec le modèle. Il est d'ailleurs certain que l'"idée fixe", l'obsédante représentation de l'objet idolâtré exerce plus pleinement les puissances de l'âme que ne ferait sa présence réelle.

Mme de Sévigné avait fort bien laissé Marguerite au couvent jusqu'à dix-huit ans, et l'on sait que, lorsque la mère et la fille se rencontraient, elles ne pouvaient s'entendre. Ce n'est point que la furieuse tendresse de Mme de Sévigné fût profondément sincère : mais il lui fallait, pour se déployer à l'aise, la mélancolie que laisse l'éloignement et l'illusion qu'il entretient. Elle pratiquait alors l'amour maternel comme un "sport" quasi tragique, où elle s'employait et se tendait toute.

Il y a, dans les pages brûlantes où elle traduit ce culte de douile, de la gageure et de l'auto-suggestion. Mme de Sévigné a passé sa vie à adorer une Ombre— comme sa grand'mère saint Chantal. Et cela la détourna de mal faire.

C'est par là surtout qu'elle fut intéressante ; et c'est par là seulement que souffrit cette créature joviale. Ses plaintes sont discrètes, mais d'autant plus significatives. "Ce n'est pas une chose aisée à soutenir, écrivait-elle un jour à Mme de Grignan, que la pensée de n'être pas aimée de vous : *Croyez m'en*"

Et, tandis qu'elle se connaissait pour cette pédante impitoyable qui ne l'aimait pas, elle ne s'aperçevait point que son fils Charles, dont elle ne se souciait guère, l'aimait, lui, de tout son cœur, et que c'était un garçon tout simplement délicieux.

Voilà, l'originale aventure de Mme de Sévigné. Pour le reste, il n'y a qu'un point par où elle dépasse l'alignement intellectuel et sentimental des gens de son temps. Je veux parler de son goût pour la campagne, autre fruit de ses solitudes forcées de veuve. Autant que La Fontaine, elle aime la nature et sait en jouir ; mieux que lui peut-être, et par de plus neufs assemblages de mots, ("la feuille qui chante"), elle en rend l'impression directe, celle qui suit immédiatement la sensation elle-même. Aïeule des chroniqueurs, elle est quelque chose aussi aux écrivains impressionnistes....

Et persuadée cette grosse mère-la-joie, fut aussi à certaines minutes, une mère de douleur.

Un brave homme est allé à la ville et, pour ses affaires, s'est arrêté dans trois Cafés. En rentrant chez lui, il s'aperçoi, qu'il a oublié son parapluie. Bien vite il se remet en route, décidé à aller chercher son "riflard" dans les trois établissements qu'il a visités pendant la journée.

Insuccès complet dans le premier : on n'a pas vu le parapluie ; même scène dans le second.

Il arrive enfin au troisième, où son parapluie lui est rendu.

—Ah ! s'écrie-t-il en le reprenant avec empressement, vous êtes bien plus honnête dans ce Café que dans les deux autres !

INFORMATIONS DIVERSES.

L'Académie française vient de procéder au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de l'année 1895. M. le duc de Broglie est élu directeur et M. Lavisse chancelier.

M. Camille Doucet, en sa qualité de secrétaire perpétuel, est de nouveau délégué pour représenter la Compagnie au bureau de l'Institut. De même pour l'année nouvelle, MM. Rousse et Halévy représenteront l'Académie comme membres de la Commission administrative.

Une dépêche de Belgrade dit qu'il est question d'une prochaine entrevue qui aurait lieu à Paris, entre le roi Milan et la reine Nathalie.

L'empereur du Japon vient de conférer à M. Dnball, consul général de France à Shanghai, dernièrement chargé d'affaires à Tokio, la croix de commandeur de l'ordre du Soleil-Levant.

Le cap Martin va devenir un rendez-vous d'impératrices ; on y verra l'impératrice Eugénie, qui doit s'y installer dans la première quinzaine de janvier ; l'impératrice-mère de Russie, la princesse de Galles, future impératrice des Indes, et, au printemps, l'impératrice d'Autriche.

Voilà un petit coin de la côte d'azur qui n'aura pas son pareil au monde.

Ce n'est pas aujourd'hui que nos fashionables se font chasser en Angleterre.

La mode en existait déjà sous Napoléon Ier.

Témoin la plaisante aventure qui arriva au futur roi Murat.

Un jour que le vaillant soldat était d'assez fâcheuse humeur, son bottier parisien, malmené par lui et furieux que son client se fournît parfois en Angleterre, se promit de se venger à sa façon.

Le surlendemain, il se rend chez Murat, auquel il essaie une botte.

—Mais c'est parfait.... parfait.... Et où est la seconde botte ?

—La seconde ? Hé bien ! vous irez la chercher en Angleterre.

—Eh bien ! toi, tu iras chercher plus près la mienne, répliqua Murat en allongeant au fournisseur malapprris un coup de sa botte à l'endroit qui n'a pas besoin d'être plus désigné.

Le fils aîné du roi Behanzin, captif à Fort-de-France, est installé depuis quelque temps au lycée de Saint Pierre, où il va apprendre la langue française et peut-être même le latin.

Le jeune Vanillo a été reçu récemment par le proviseur du lycée, qui a recommandé à ses élèves d'avoir les plus grands égards pour le fils du roi captif.

Vanillo est enchanté de sa nouvelle vie de lycéen et, jusqu'à présent, il n'a donné que de la satisfaction aux professeurs chargés de son éducation.

Le sculpteur Raoul Verlet, qui a été chargé de l'exécution du monument de Maupassant, va pouvoir se mettre au travail. Sa maquette a trouvé l'approbation de la commission des beaux-arts que préside M. Levrand, et le conseil municipal vient de ratifier le jugement de la commission.

C'est donc au parc Monceau que s'élèvera le monument de Maupassant.

UNE CURIEUSE ÉPITAPHE.

Un éléphant en cour de Rome, au seizième siècle. Le *Times* conte que le roi Emmanuel de Portugal fit un jour don au Pape Léon X d'un superbe éléphant. Ce merveilleux animal était doué de grâces et de gentillesses de toutes sortes, et si profondément versé dans la science de l'étiquette, que, le jour où les envoyés du roi le présentèrent à Sa Sainteté il fit spontanément les trois génuflexions habituelles et, s'inclinant un peu, baisa avec sa trompe le pied du Pontife. Bref, il montra tant de qualités exceptionnelles, que Léon X voulut faire peindre son portrait et choisit pour cette tâche Raphaël lui-même. Par malheur, l'éléphant mourut d'une "angine de poitrine" à l'âge tendre de sept ans. Il fut enterré solennellement au Vatican, et l'on plaça sous son portrait la curieuse épitaphe qui suit :

Monte sub hoc Elephas ingenti contegor ingens
Quem Rex Emanuel, devicto Oriente, Leoni
Captivum misit decimo ; quod Romula pubes
Mirata est Animal, non longe tempore visum,
Vidit, et humanos in bruto pectore sensus.
Invidit Latii sedem mihi Parca beati,
Nec passa est termos Domino famularier annos ;
Atque sors rapuit naturæ debita nostræ
Tempora, vos, Superi, magno accumulate Leoni.
Visit annos vii.
Obiit angine morbo.
Altitudo erat palmorum xii.
Jo. Baptista Braccosius Aquilanus a Cubiculo
et Elephantis cum præfectus
posuit
MDXVI. 8 Junii
Leonis X. Pont. anno quarto.
Raphael Urbinas quod natura abstulerat
arte restituit.

LES PARDONS DE BRETAGNE.

M. Louis Tiercelin les connaît bien, ces pèlerinages dont chacun évoque le souvenir de quelque antique tradition locale, remontant peut-être aux premières apparitions du christianisme sur la terre des druides, parfois même remontant au delà, et confondant on ne sait quelles survivances informes des mythologies disparues avec les récits de la légende des saints. Depuis de longues années il les a suivis, il les a étudiés sur place, un peu avec la ferveur religieuse qui n'abandonne jamais absolument une âme de Breton, un peu aussi avec le dilettantisme, avec la curiosité du détail pittoresque où se complaît toujours un homme de notre temps. Aujourd'hui, en une série d'esquisses brillantes, il décrit minutieusement ces fêtes de son pays, comme il les a vues, comme il les aime, de façon à nous les faire voir et à nous les faire aimer.

Et elles paraissent singulièrement d'un autre âge, ces coutumes et ces croyances d'une province française, en plein dix-neuvième siècle : c'est là sans doute une des raisons les plus puissantes de leur charme ; leur rusticité naïve amuse nos intelligences de blasés ; elles nous attirent comme les vieilles chansons, les très anciennes histoires populaires, les bibelots grossièrement ciselés des époques lointaines. Leur réalisme ingénu devient la poésie des races dont l'imagination alourdie ne sait plus refaire à son gré le spectable du monde.

Il faut donc se féliciter qu'un écrivain de talent recueille et conserve ces tableaux caractéristiques de mœurs qui vont s'éteindre ; car, sous l'influence de la vie moderne, ils se perdent peu à peu, les derniers vestiges de la loi nationale ; ils disparaissent avec les usages, avec les costumes, avec les patois régionaux ; ou bien, ce qui est pire, ils se transforment et deviennent des motifs d'exhibition, des moyens de réclame, des espèces d'entreprises théâtrales. Le Pardon de Coadri en Scaër, la Troménie de Loc-Ronan, le Pardon de Saint-Jean du Doigt ne seront sans doute pas abolis de si tôt ; mais une plus triste destinée les menace, celle que subissent déjà les mystères d'Oberammergau, en Bavière, ou les processions de la *Semana santa*, à Séville : il pourra leur advenir d'être adoptées par les agences qui président aux migrations de touristes.

UN ANNUAIRE.

Madagascar, possédant son Annuaire, donne ainsi qu'il suit la liste des grands dignitaires de l'île (en 1894) :

Ranavalomanjaka III, reine de Madagascar, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, et protectrice des lois du royaume, etc., couronnée le 22 novembre 1882 ;

Rainilaiarivony, premier ministre et commandant en chef, etc....;

Rainitsirofony, ministre de la guerre ;

Rainitsimbazafy, ministre de l'intérieur ;

Rainisoaravaonomanana, chef des aides de camp du premier ministre ;

Ratsimamanga, aide de camp ;

Prince Razafimanantsoa, grand-juge ;

Prince Ramanakombo, ministre des lois ;

Ratsimanohatra, 15e honneur ;

Ratsimisam;y, grand juge ;

Rainibemananteoa, aide de camp.

Puis encore dans les honneurs inférieurs :

Rainibemalajaona, Rainitsimba, Rajaona, Ravelojaona, Adriamifidy, Rabaga, Rakoto, Rafaralahisifotra, chef des gardes ; Rasoarainhariseca, etc.

Il y a comme cela vingt pages de noms des hauts fonctionnaires du royaume. S'efforcer de les retenir serait un excellent exercice mnémonique.

On parlait, l'autre soir, chez une de nos plus charmantes comédiennes, de la pluie et du beau temps... et de certains pensionnaires de Mazas.

—C'est encore une veine pour eux qu'il ne gèle pas ! dit tout à coup la spirituel comédien.

—!...

—Comme ça, ils ont moins froid aux menottes !

THEATRES.

Opéra Français — Hier soir, pour la première de "Robert le Diable," il y avait une belle salle à l'Opéra de la rue Bourbon, mais pas comble, comme nous nous y attendions. L'œuvre qui a fait la réputation de Meyerbeer est, en effet, très aimée du public de la Nouvelle-Orléans. Pourquoi donc ne s'est-on pas disputé les places hier soir au contrôle ; pourquoi n'y avons-nous pas vu se détacher en relief la fameuse et bienheureuse pancarte : *Standing room only*, c'est ce que nous avons de la peine à nous expliquer.

Eh bien, franchement, les abstentionnistes ont eu tort ; ils se sont privés du plaisir d'entendre un Robert comme nous ne l'avons jamais vu interpréter.

Tous les passages les plus scabreux, exécutés en pleine poitrine. M. Ansaty a été beaucoup applaudi, souvent rappelé et nous devons dire qu'il le méritait.

M. Chavaroche a fait des merveilles dans son rôle de Bertram, ainsi que Mmes Laville et Darcy.

Le succès tout à fait exceptionnel de Robert, a engagé la direction à le reproduire, après demain, en matinée, aux prix réduits dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Demain, samedi, à 8 heures du soir, première, cette année, du "Roi d'Ys," avec une magnifique distribution.

Dimanche soir, "Rigoletto" et "La Femme à Papa" — un spectacle gigantesque qui doit, dit le programme, se terminer avant minuit.

Nous le souhaitons, sans trop l'espérer. En tout cas, le public des dimanches n'a pas à se plaindre de la direction qui lui en donne autant et plus qu'il n'en peut désirer.

Académie de Musique.—"Les Parisians" avec Mme Rhea et M. Hart font toujours fureur.

Demain soir, spectacle nouveau : "Napoleon at School" et la "New Magdalen", double représentation comme on le voit et qui attirera la foule.

Grand Opera House.—Mme Wainwright, dans son grand rôle à succès : "Les Filles d'Eve."

Dimanche soir, première apparition de M. Mansfield, un artiste d'une valeur tout à fait exceptionnelle et dont le répertoire offre un attrait tout particulier au public. C'est une grande semaine qui se prépare pour ce théâtre.

St-Charles.— Kilarney sera représentée pour la dernière fois, ce soir et demain, et fera certainement deux superbes recettes.

Dimanche, changement de spectacle : "A Bunch of Keys", avec une excellente compagnie, remarquablement bien composée—une semaine à recettes pour cet heureux théâtre.

Voyageurs arrivés à l'hôtel Grunewald.

Geo E Youle, Chicago ; C E Anderson, New York ; J M Denyver, St-Louis A S Thomson, Indiana ; R C Needham, New York ; S Whitney, New Haven ; A S Cummins, Henry Avery, Memphis ; Louis J Bourgeois, St-Jacques ; J M Scott, Cincinnatti ; D L Anderson, Lake Charles ; Frank Bellew, Chicago ; Jno Birmingham San Francisco ; Mlle Anna C Hitchcock, Pasadena, Cal ; J W Sheppard, St-Louis ; Jos A Hoder, Lima, O ; D Russell, P Æced, Cincinnati ; F F Mirrill, Mlle Helen Hamilton, Newburg, Mass ; Geo F Branham, Guy M Gest, Cincinnati ; A S Marks, New York ; Robert Brown, Memphis ; H Jones, S M Patton, J F Johnston, L L Fischar, Chattanooga ; J W Fritz Jr, Philadelphie ; A B Andrews, Atlanta ; A J Poller, Omaha ; Mme A O Tyler, Cincinnati ; J C Brode, Glencoe ; Jno F McKay, Madison, Miss ; J J Favre et femme, Pearlington, Miss ; Dan B Milliken, Cincinnati ; T D Jackson et femme, Ascension, Lne ; Mme M Grahad, enfant et gardienne, One-t Baton Rouge ; Mme E Moss, Philadelphie ; W W Jefferson Orange, Lne ; Mme A G Zénor, Ste-Marie ; Mme Jno Richard Jr, Nashville, Tennessee ; H W Barron, O W Bocage, Edger Leroitte, D Dargle, Terrebonne, Lne ; Mlle Hattie Baldwin, Waterloo, Lne ; W E Leonard, O L Stevens et femme, Chicago, Ills ; W N King et femme, Texas ; W H Burroughs, Newark, N.J. ; Thos Fitzpatrick, St Paul.

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES,
Vins Blancs, Sauternes et Rieslings
TO-KAY.
Angelica. Muscatelle,
PORTO, SHERRY, CHABLIS,
Blackberry Brandy,
BRANDY
Le plus pur venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.

24 août—1an

Compagnie d'Assurances Germania.

Nouveau numéro 311 rue du Camp—Nouvelle-Orléans, Lne., le 11 janvier 1895.—Avis est par le présent donné qu'une élection de directeurs sera tenue au bureau de la Compagnie LUNDI, le 21 janvier 1895, entre 11 A. M. et 2 heures P. M.

OTTO T. MAIER,
Secrétaire.

11 janv à date

Dissolution de Société.

Nouvelle-Orléans, le 1er janvier 1895.—J'ai ce jour vendu à M Auguste C. Freitag mon intérêt et ma clientèle dans mon dépôt de Pharmacie Homéopathique et d'instruments de chirurgie à l'ancien No 150 rue du Canal, et sollicite pour lui le patronage de mes amis et de mes clients.

T. ENGELBACH.

Me référant à l'avis ci-dessus ; l'annonce avec plaisir à mes amis et au public en général, que je continuerai les affaires de Pharmacie Homéopathique et d'instruments de chirurgie pour mon propre compte d'une façon aussi soigneuse et attentive que par le passé et maintiendrai strictement la haute renommée de la maison comme qualité supérieure de médicaments et d'instruments de chirurgie pour laquelle elle a toujours eu une si enviable réputation.

AUGUSTE C. FREITAG.

6 jan—1 mois—dim et mer.

Dissolution de Société.

AVIS.

La Société Commerciale précédemment existant entre les soussignés dans cette ville, sous la raison sociale Finlay & Brunswig, expire ce jour par limitation. L. N. Brunswig acquiert l'actif et assume les obligations de la dite société.

G. R. FINLAY.
L. N. BRUNSWIG.

Nouvelle-Orléans, le 31 décembre 1894.

En me retirant de la raison sociale ci-dessus je sollicite pour mon ancien associé le patronage favorable du commerce G. R. FINLAY.

Nouvelle-Orléans, le 31 décembre 1894.

Ayant acquis les intérêts et la clientèle de mon associé, M. George R. Finlay, dans notre maison de Finlay & Brunswig, expirant ce jour par la limitation, je donne par la présente, avis que toutes ses affaires sont pas moi assumées et que je continuerai les affaires de droguiste en gros de cette maison de commerce à son local actuel

L. N. BRUNSWIG.

217, 219, 221 et 223 rue Tchoupitoulas, coin Gravier.

Nouvelle-Orléans, le 31 décembre 1894.

4 jan—7f

Changement de Domicile.

M. le Dr E. Dousson vient d'établir sa résidence rue Esplanade. No 59, entre Royale et Chartres. 23 déc—

A VENDRE.

Tourteaux de Graines de Coton et Ecales de Graines de Coton.

PUECH & FRERET,

Nouveau Numéro 634 Rue Gravier.

7nov—6m dim mar ven

Avis Spécial.

La réunion annuelle de la Female Orphan Society pour une élection du Bureau de Conseil pour servir cette année, sera tenue à l'Asile Poydras, mercredi 16 janvier 1895, entre midi et 2 heures P. M.

DAISY M. L. HODGSON,
Secrétaire.

6 janv—10f

ANT. CASTEL

Annonce à ses amis et au public en général, qu'il a fait l'ouverture de son magasin de faïence et d'articles de ménage,

LUNDI, LE 8 OCTOBRE 1894,

à son nouveau local, encoignure des rues

ROYALE ET DUMAINE.

Stock complet et des mieux assortis. Prix modérés, comme courtois et empressés. Il saisit cette occasion de remercier le public de son patronage passé, et il espère qu'il le lui continuera à l'avenir. 1er sept—1an

W. G. COYLE & CO.,

CHARBON. COKE.

Pittsburg, Anthracite, Alabama, Connel et Coke de Gaz et Combustible.

Charbon en chalands pour planteurs sucriers.

BUREAUX.

Nouveau No 323 rue Carondelet,
Ancien No 47, coin Union.

1er sept—6 m—Dim mar ven

A louer.

A la Baie St-Louis, dans un des endroits les mieux bâtis et les mieux habités, sur un site charmant, une maison complètement neuve et des plus confortables, réunissant toutes les améliorations modernes, convenable pour une grande famille. S'adresser 94 rue de l'Esplanade. 2 sept

Bureau de la New Orleans Butchers' Hide & Tallow Co., Limited 535 (ancien No 120) rue South Peters.—Nouvelle Orléans, 30 décembre 1894.—Conformément à l'Article 4 de ma Charte avis est par le présent donné que la réunion annuelle des actionnaires de cette compagnie pour élire douze (12) directeurs pour servir pendant l'année qui suivra sera tenue au bureau de cette compagnie le JEUDI, 10 janvier 1895, entre les heures de 12:30 et 3 de l'après-midi.

A. B. LACOSTE,
Secrétaire.

30 déc—à date

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.
Samedi, 12 Janvier, 8 heures.
LE ROI D'YS.
A la Matinée Dimanche.
ROBERT LE DIABLE.
DIMANCHE SOIR, 7 heures.
Rigoletto
ET
La Femme à Papa.
Le Spectacle sera terminé avant minuit.
11 janv—2f

Nouvelle Série de Prix Populaires.—Opéra Français.

Comme les prix populaires à ce théâtre y ont attiré les plus belles chambrées qu'on y ait vues depuis bien des années ; la direction, désireuse d'augmenter encore la popularité de ses représentations en y attirant le plus grand nombre possible de ses habitués, a réduit à des

PRIX ENCORE PLUS POPULAIRES

que ceux d